

Lucienne DESNOUES



Photo : Francine Leuridan

Par Michel DUCOBU

1992

Service du Livre Luxembourgeois

De Villon à... Desnoues. En passant par Ronsard, Vigny, Jammes, Reverdy, Brassens... La poésie de Lucienne Desnoues s'inscrit, à l'évidence, à la pointe de cette lumineuse lignée de grands poètes et chantres de France, amoureux de la langue et du bien dire, *villonnant* avec jubilation le vers et chantant, justement et noblement, la matière des jours et la passion d' être de ce monde.

À l'heure où le travail poétique se raidit, par la faute des *secs plumitifs*, derrière les vitres opaques du laboratoire de l'écriture, l'œuvre de la poétesse, saluée par Colette comme la meilleure de sa génération, s'impose par sa belle et fraîche simplicité et son habileté à se jouer des mots et des figures de la rhétorique, comme s'il s'agissait d'élémentaires fruits de compotier.

Science de la langue et saveur d'une écriture qui coule comme une eau à truites s'associent subtilement au sein d'une poésie qui cherche constamment l'accord, l'«ajustage parfait» de la sensation et du mot, de l'émotion et du vers vivant.

**Lucienne Desnoues, douce forgeronne,
Dentillière attentive à l'art ancien et précieux des
rimes, qui ne la verait peinte par un Cézanne
plutôt qu'un Vermeer, pour ce que son œuvre a de
fort et de «lubéron», de riche et de parfumé, et de
merveilleusement évocateur de toute la terre
radieuse de Provence?...**

Biographie

Lucienne Desnoues est née en France, à Saint-Gratien (Val d'Oise), en 1921. Ascendances artisanales et paysannes. Lucienne est la petite-nièce du forgeron Desnoues qu'Alain-Fournier a évoqué dans ***Le Grand Meaulnes***.

A vécu ses 25 premières années dans sa banlieue parisienne et à Paris. Fut secrétaire d'avocat jusqu'à son mariage avec le poète et dramaturge belge Jean Mogin, disparu en avril 1986, fils du poète Norge.

Elle a deux filles, Isabelle et Sylvie, et résida en Belgique jusqu'en 1986. Elle a conservé sa nationalité française.

Elle est ensuite repartie vers le sud de la France où elle est décédée en août 2004 (dans les Alpes de Haute Provence).

Bibliographie

Poésie.

- ***Jardin Délivré***, Raisons d'être, Paris, 1947. Préface de Charles Vildrac.
- ***Les racines***, Raisons d'être, Paris, 1952.
- ***La Fraîche***, Gallimard, Paris, 1958.
- ***Les Ors***, Seghers, Paris, 1966. Préface de Marcel Thiry.
- ***La plume d'oie***, Jacques Antoine, Bruxelles, 1971.
- ***Le Comptier***, Vie Ouvrière, Paris-Bruxelles, 1982.

- ***Quatrains pour crier avec les hiboux***, Gérard Oberlé, 1984.
- ***Dans l'éclair d'une truite***, Gérard Oberlé, 1990.
- ***Fantaisies autour du trèfle***, Les Cahiers de Garlaban, 1992.
- ***Anthologie personnelle***, Actes sud, 1998.

Prose.

- ***L'œuf de plâtre***, récit pour enfants, Desclée-De Brouwer, Paris, 1964.
- ***Toute la pomme de terre***, Mercure de France, 1978.
- ***L'orgue sauvage et autres contes de Noël***, Jacques Antoine, Bruxelles, 1980.

Discographie.

- ***Mes amis, mes amours***, poèmes de ***Les Ors***, mis en musique et chantés par Hélène Martin. Disques du Cavalier.
- ***L'orgue sauvage et autres contes de Noël***, dits par Éveline Legrand. Disques Pavane, Bruxelles.

- ***La cerise de Montmorency***, poèmes mis en musique et chantés par Isaïe et Jeanine Dishenaus. Disques Pavane, Bruxelles.

À consulter :

- ***Cent auteurs. Anthologie de la littérature française de Belgique***, par Anne-Marie TREKKER et Jean-Pierre VANDERSTRAETEN, Ed. de la Francité, Nivelles, 1982, p. 131-134.
- ***Lucienne Desnoues***, par Anne-Françoise JANS, Didier-Hatier, Bruxelles, 1986, coll. *Auteurs Contemporains*, N° 9.
- ***Lire les écrivains belges***, tome II, Ministère de l'Éducation Nationale, Organisation des Études, 1987.

Texte et analyse

Les mâles.

- O Réserve de bonnes races,
Boucs, jars, verrats, taureaux et coqs
Qui tenez l'avenir en stock
Dans vos grappes, dans vos besaces,*
- 5 *Piliers des cheptels et des fermes,
Béliers coiffés d'un chapiteau,
Jupiters nourris au tourteau
Couvant vos tonnerres de germes,
Grommelants orages soumis*
- 10 *Bons à renflouer nos fortunes
Par petits flots couleur de lune
Selon nos vents et nos permis,
Étalons, cousins de Pomone,
Pruineux, grappus, melonnés,*
- 15 *Portant colliers de vahinés
Sur les grosses foires d'automne,*
- O les durs de durs à guirlandes,
Si bien nattés, si bien entiers,
Dites, les mâles de métier,*
- 20 *Champions de l'amour sur commande,
Que sentez-vous sous vos cocardes
Quand le cri des fortes saisons
Soulève une lame de fond
Dans le sang ténébreux des hardes,*

- 25 *Quand devant l'œil battant des biches
Flambe l'amour-gladiateur,
L'amour sans frein, l'amour sans peur,
L'amour en sang, l'amour en friche,
Quand sous la sylvie au bout des prés*
- 30 *Où flottent vos rêves prospères
Des cerfs branchus meurent par paires
Les branchages enchevêtrés,*

*Quand mille antennes délicates
Feuilletant la rose-des-vents*

- 35 *Y trouvent des encens fervents,
Zéphirs musqués, brises muscates,
Quand il se lance par l'espace
Tant d'invites, tant de ferments,
Quand s'organise obscurément*
- 40 *Le fou rendez-vous des Sargasses,
Quand danse l'amour-tourtereau,
L'amour sabre-au-clair des arondes,
L'amour-saumon forçant des ondes
Plus fonçantes que vous, taureaux,*
- 45 *Plus écumeuses que vos bouches,
Mes chauds pouliniers diplômés,
Que sentez-vous au mois de mai
Quand l'aile sauvage vous touche ?*

(La Fraîche.)

Morceau de bravoure, nous a confié la poétesse elle-même, ce poème s'adresse aux frères mâles, éclatant de vie et d'envies, en une sorte de forte et savoureuse **ballade des grappus...** Tout l'art de célébrer, de rouler les mots dans la farine des métaphores, de jongler

avec les sens et les références, de recourir aux riches correspondances, s'y retrouve et se laisse savourer comme une recette réussie, sortie du four du forgeron des lettres en termes bien trempés et en rythmes bien sonores.

v. 2 : Entre les deux vocables à consonnes explosives (boucs, coqs), le groupe ternaire à consonnes vibrantes (jars, verrats, taureaux) fortifie l'énumération pour la faire aboutir, à la fin du vers suivant, au *stock* puissant, sonnante comme un cri de commerce qui claquerait à l'étal du langage des « forts » en gueuloir.

v. 4 : **grappes**, **besaces** : métaphores pleines de promesses...

v. 6 : Dans *chapiteau*, on retrouve *caput* (tête), qui a donné le diminutif *capitellum*. Le bélier, portant chapiteau, redevient l'animal noble du sacrifice antique ou biblique, sculpté dans la pierre. À rapprocher de la *harpe sur le front des grands cerfs* (**Le clavecin dans la forêt**).

v. 8 : *tonnerres* est dans le champ de *Jupiters* et sera suivi de *orages* : formidable métaphore filée évoquant la force de frappe foudroyante des maîtres du troupeau, impériaux reproducteurs, soumis pourtant aux impératifs très prosaïques du marché !

v. 11 : *Par petits flots couleur de lune* : la fécondité est liée à la lune, sans parler de la couleur laiteuse du liquide séminal ...

v. 13 : *Pomone* : divinité des Fruits, femme de Vertumne, dieu du Printemps. Si l'on sait que le poète, dans **Les primeurs**, *happe à deux mains les seins de Pomone*, il doit être ici suggéré le même geste -de l'éleveur, cette fois-, lourd à la fois de signification physique et de valeur marchande ...

v. 14 : *Pruineux, grappus, melonnés* : citons Lucienne Desnoues elle-même (in **Travail et mobiles poétiques**, *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique*, 1962, pp. 43-57.) : *Il m'est arrivé un jour cette jolie surprise : il me fallait quatre vers pour célébrer les étalons, les gros percherons sur les foires. Je voulais suggérer leur opulence en les apparentant à la déesse des jardins. Je cherchais, pour finir un vers, deux adjectifs évocateurs de fruits, et il fallait que l'un d'eux se terminât par né pour rimer richement avec vahiné. Je voulais rimer richement afin que mon quatrain traduise, par la plénitude même de sa forme, celle des animaux qu'il peindrait. Ne trouvant pas, je décidai d'employer des néologismes, des mots que je venais d'inventer. Et cela donnait : vers 13 à 16. Et puis, prise de scrupules, je décidai de consulter le dictionnaire, pour voir si par miracle les adjectifs grappu et melonné n'y figuraient pas. Et ils y étaient, ils y sont ! Il m'a semblé, en le découvrant, avoir mérité le sourire de complicité de mon adversaire, de l'adversaire bien-aimé de tout poète, qui est l'Ineffable.*

Qui dira les *ors* de la rime ! Verlaine, pas plus qu'un autre, ne se garda de renoncer à la fréquenter ! Lucienne Desnoues itou.

v. 17 : *O les durs de durs...* : tournure populaire à rapprocher des *C'est-il fait pour les mortels ? (La Fraîche)* ou du parler familial et drôle de Norge (**Le gros rouge**) ou de Mogin (**Trou Cabernou**).

v. 18 : *Si bien nattés, si bien entiers* : Les *durs de durs* de Desnoues croisent les *grâcieux galants* de Villon, *si bien chantants, si bien parlants...* (**Regrets**).

v. 26 : *L'amour-gladiateur* : proche de *cœur débardeur (Les Primeurs)*. Procédé de composition d'une unité sémantique à partir d'éléments lexicaux autonomes, utilisé fréquemment par l'auteur. Le mot composé nouveau, rassemblant nom et apposition, fort de sa **belle alliance**, figure sur le perron du poème comme un mot-couple, mûr pour une belle descendance de sens.

v. 27-28 : Répétition, comme un cri de vente lancé aux marchands : *Achetez, bonnes gens, ma romaine/Ma romaine sans engrais, ma romaine sans taches/Ma romaine en beauté, ma romaine en santé...* il s'agit ici de vanter la virilité des mâles. La scène se passe, ne l'oublions pas, dans le cadre animé d'une foire (voir v. 14 et suivants.).

v. 31 : voir v. 6.

v. 36 : *Zéphirs musqués, brises muscates* : *Muscat* est aussi adjectif. Le mot est d'origine provençale (raisin à saveur musquée). Le poète se plaît à jouer avec les adjectifs fruités (*gloire cerisière*) ou les verbes formés de la même manière (*les clos cerisent et framboisent, quand les clos groseillent et fraisent*). Voir le recueil *Les Ors : Le rendez-vous*.

v. 37 : *Quand il se lance dans l'espace* : l'allitération est fréquente dans la poésie de Desnoues ; elle est plaisir de bouche, belle brassée de sons faits pour s'entendre. Un exemple superbe : *Le glaïeul des grands galas/jaillit d'oignons... (L'Oignon blanc)*.

Quant au verbe impersonnel, il porte l'annonce, l'attente de ce qui va suivre, le temps que le parfum impatient effleure les naseaux de la femelle ...

v. 40 : *Le fou rendez-vous des Sargasses* : le substantif est placé entre l'adjectif et le complément (ou un autre adjectif). Construction souvent recherchée par Desnoues. On la retrouve aussi chez Colette ainsi que chez tous les gourmands de la langue : ... *où la rosée froide semble tomber, en sonores gouttes inégales, du bec des merles* (Colette, **La naissance du jour**). Antéposé, l'adjectif devient essentiel, et non plus occasionnel. Exemples pris chez Lucienne DESNOUES : *en noir acier végétal, mes blancs cheveux attachés...* Ce groupe peut former à lui seul un vers : *et ces gris bouquets qui piquent, fort silence paysan* qui se suffit parfaitement à lui-même, comme si le nom et ses deux épithètes constituaient une petite trinité éternelle, un clair triangle d'évidence. La sonorité, en outre,

de ce genre de vers, est parfaite : ascension, faîte, chute créent un effet musical très équilibré.

v. 41, 42, 43 : Procédé déjà expliqué pour le vers 26. *L'amour-saumon* a l'impact d'une image de Lautréamont. Il *force les ondes*, pareil au requin terrible du surréaliste Comte...

v. 46 : voir v. 40.

v. 48 : Le poème s'achève par une question. Il avait commencé par une interpellation. Intégralement oral, vocatif, il est bien ce morceau de bravoure à la gloire du mâle qui, chatouillé par la plume d'oie du poète, doit répondre à l'interrogation-scalpel : Qu'est-ce qui fait courir le mâle en rut ? L'instinct de vie ? La volonté de puissance ? Ou le mystère tendre du mois de mai qui rend le mâle peut-être tout simplement ... amoureux ?

Choix de textes

La fraîche.

*Lorsque dételés vous buvez, chevaux,
L'eau des abreuvoirs, fougueuse et jolie,
Lui trouvez-vous pas, à cette belle eau,
Un tout petit goût de mélancolie ?*

*Lorsque vous prenez, notaire ou faucheur,
La fraîcheur du soir sur un seuil de France,
Lui trouvez-vous pas, à cette fraîcheur,
Un tout petit goût de désespérance ?*

*Mangeurs de soupe ou d'avoine,
C'est-il fait pour vos palais
Ce suprême, ce parfait,
Cette mousse à la pivoine,
Cette heure au contour de pêche,
Ce nectar occidental
Présenté dans le cristal
Et que l'on nomme la Fraîche ?*

*Ce fondant, ce lait, ce miel,
C'est-il fait pour nos papilles,
Et ce vin bleu qui brasille
Dans son haut verre éternel ?
À toucher aux mets du ciel
Un dieu tendre nous convie,
Mais le goût de l'ambrosie
C'est-il fait pour les mortels ?*

(La Fraîche.)

La garrigue.

*Sur la colline où s'enfièvent
Mille milliers de grillons
Mûrit le profond genièvre
Dans ses brasiers d'aiguillons.*

*Croquant la rocaïlle en flamme,
Sauge, aspic et lavandin
Forment un craquant jardin
Qui ne fournit que de l'âme.*

*J'y vais, la chaleur tombée,
Faire des fagots subtils
Pour inspirer mes flambées
Sous la broche et sous le gril.*

*J'y cueille le thym brûlant
Et des fleurs qui se survivent
Pour enchanter mes lessives
Et les nuits de nos draps blancs.*

*À moi fille des pâtures
Quel vieux parentage grec
A légué le goût du sec
Et des plantes à la dure ?*

*À la douceur domestique
J'ai besoin de marier
Ces arômes de pierrier
Et ces gris bouquets qui piquent.*

*Ainsi vous passez ma porte,
Vous ensauvagez mon sort,
Dieux vifs qui hantez encor
La garrigue aux feuilles-fortes.*

(La Fraîche.)

L'enclume et la plume.

*Je rassemble ici par tendresse
L'outil le plus lourd et le plus léger.
L'un fut pour la forge forgé,
L'autre à mon pupitre se dresse
Et tous les deux sont en danger,*

*En grand danger de funérailles
Sans fleur ni couronne, en danger d'oubli,
Taurine enclume au front poli,
Oiselle plume dont le bec s'éraïlle
Et le palpitement faiblit.*

*Ridicule, cette nature
Morte : blanc panache et souche de fer.
Quelques bruits humains qui se turent,
Fins petits cris de l'écriture,
Bons coups de marteau bien soufferts.*

*Notre époque moque et rudoie
Le lent passé plein d'échos tâcherons.
Passé, nous te consolons
D'un poème écrit à la plume d'oie
Sur une enclume de charron.*

(La plume d'oie.)

La chambre aux boulons.

Pour me rafraîchir au fond de ma vie
Je pourrais choisir un décor plaisant,
Une orée, un clos, la table servie,
 Les bords d'un ruisseau de seize ans,
Ou même vos bords, enclume parfaite
Qui restiez si fraîche auprès du brasier,
Qui chantiez si pur et les jours de fête
 Insondablement vous taisiez.

Mais bizarrement je reviens en fraude
Lorsque l'alouette au chant vertical
Joue au Saint-Esprit sur les moissons chaudes
 Vers ce très austère local.
C'était la chambre où j'écoutais se taire
Le stock des boulons sourds et résolus.
Je fais encor des séjours salutaires
 Dans ce lieu qui n'existe plus.

L'oncle, c'est la chambre où vos mains élurent,
– Et le fer faisait son odeur de sang –
Tant de nœuds forgés, de joints sans fêlure
 Pour des mariages puissants.
L'oncle pour toujours écroué en terre,
C'est la stricte chambre où vous choisissiez,
Et moi j'y mirais mon cœur solitaire
 Aux regards d'acier de l'acier

Dieu sait ce qu'il doit à ces lueurs dures
Ce cœur délicat qu'un regard griffait,
Ce cœur qui rêvait, – et cela perdure –
 À des ajustages parfaits.
Comment pouvons-nous nous aimer à l'aise

*Et manger du rêve à tous les repas
Quand le Temps nous tient dans ses clés anglaises
Qui ne se desserreront pas ?*

*Temps qui joins, disjoins et démantibules,
Dis-nous qu'à la fin nous rencontrerons
Sur tes grands chantiers froids et somnambules
Ton insaisissable patron.
Nous aurons trop fait dans les assemblages,
Trop cherché l'accord tous seuls dans le noir
Pour qu'au bout du compte un maître volage
Refuse de nous recevoir.*

*Boulons débandés je reconstitue
Par mon seul désir, par mon seul décret,
Vos murs ténébreux comme les statues
De ce siècle où règne l'abstrait.
Les vis, les écrous, classés par carrures
Pour d'obscurs travaux s'y trouvent offerts.
Je viens à travers les jours qui moururent
Y puiser la force du fer.*

(Les Ors.)

La peupleraie.

Dès le début de l'après-midi, le croissant de lune s'était affirmé. La nuit d'hiver ne se contente pas d'être longue : il lui faut encore poster en plein jour son planton, son blanc représentant qui surveille, discret et puis de plus en plus lucide et jubilant, la journée si vite fatiguée.

Vers quatre heures passa la première voiture qui eût allumé ses phares. Parmi les suivantes, il y en eut encore deux ou trois sans lumière, mais toutes celles qui vinrent après étaient éclairées. Le gel se resserra

d'un cran au pied des troncs immergés et la peupleraie, se raidissant, sembla grandir. Le passage à niveau de Vertusilence dut se fermer, car plus rien n'arriva du Nord. Et comme la circulation dans l'autre sens était plus rare, la route connut un parfait répit.

— Est-ce que j'ai encore des chances ? se demanda l'enfant Un train traversa le lointain sans un cri et, peu après, le haut de la côte nord s'émut d'une aurore bizarre, se couronna de violents rayons et deux phares se hissèrent et dévalèrent : les barrières s'étaient relevées.

L'enfant surgit du bas-côté, une grosse boule sombre au poing, mais l'auto frôla le gui sans ralentir, et disparut au tournant, vers Paris. Par là, le ciel reflétait l'ardente présence de la ville.

— Est-ce que je reste ?

Il y avait eu des heures de grand passage, les moins fructueuses, chaque voiture se laissant entraîner dans le sillage des autres, des heures violemment feuilletées par le vent de la vitesse. Vers midi, le rythme s'était relâché et l'enfant avait vendu quelques touffes, mais, la fréquence reprenant, il avait renoncé à garder la pose d'un porte-flambeau. Et tapant des pieds, soufflant sur ses doigts, piquant de temps en temps un galop sur place, il brandissait la marchandise au petit bonheur.

Il commençait à ressentir les courbatures de ses prouesses matinales. Cinq peupliers glacés ne s'escaladent pas sans mal. Et les boules de gui les plus haut perchées semblaient les plus parfaites, les plus tentantes. Malgré l'onglée, il avait dû se faire violence pour mettre un terme à sa récolte : dans les frondaisons, une espèce de lyrisme l'avait empoigné et il s'était vu découronnant toute la peupleraie et offrant un gerbier de gui aux conducteurs enthousiastes. À terre, il avait dû déchanter et se livrer aux jeux qui trompent l'impatience et l'attente.

— Si la prochaine est une Chevrolet, je vends ... Si j'ai le temps de traverser la route six fois avant une arrivée, je vends.

Le hasard ne lui donna pas souvent raison. Il tenta d'attendrir le sort par des sacrifices :

— Je laisse passer cinq voitures sans chercher à vendre. Alors, la sixième achète.

La sixième filait aveuglément.

Quand la garde-barrière de Vertusilence coupait la circulation, elle ne savait pas quel filon d'espoir elle amassait derrière son chemin de fer. Quelques tours de manivelle, et l'espoir débloqué s'élançait, grossissait, cinglait, fuyait, ne laissant après lui qu'un tourbillon de poussière piquante.

Bien des porte-bagages emportaient un sapin, un sapin garrotté, bâillonné, sans doute épouvanté et loin d'imaginer que son tragique enlèvement s'achèverait le soir même dans une gloire de bougies. Noël ! La terre entière s'élançait vers Noël. Il n'y avait plus de fixe au monde qu'un creux de route entre Paris et Vertusilence, une combe à demi inondée avec une peupleraie mangée de gui, prise dans la glace. Mille profils tendus vers Noël avaient défilé, ignorant la petite silhouette qui faisait signe avec son bouquet noir. Souvent, le gamin s'était vu injurier par un chien, debout contre un pare-brise, et que son geste avait saisi. Ou bien, le même geste alertait des visages d'enfants qui reparaissaient vite à la vitre arrière, tandis que l'auto s'éloignait ; dans ces cas-là, il était arrivé que la voiture freine et revienne à reculons. Le gosse courait au-devant. Une glace s'abaissait avec parcimonie.

— Combien ? demandait une voix.

— Trois francs.

— Donne.

La glace livrait passage à la boule de gui, à la monnaie, et se refermait en hâte sur l'intimité de la famille, sur la tiédeur, les coussins, les belles valises, la couverture en écossais...

La lune brillait de plus en plus. La peupleraie corsetée de gel geignait. La glace étreignait, suçait et poussait parfois un léger cri, lorsqu'un arbre, reprenant son souffle, lui faisait un peu lâcher prise. Cela produisait derrière l'enfant une rumeur de guerre froide, une sorte de combat immobile à dents serrées. La lune allumait entre les fûts des reflets de lames, des regards sans amour.

(L'orgue sauvage.)

Le Noël du camionneur

L'hiver avait pris en plein après-midi, la veille de Noël. Jusqu'alors, enjôlé par des brises d'ouest, il avait rêvassé sur la France, gonflant les terres d'espoirs confus, mais tout à coup, il empoignait son sceptre.

Ayant quitté vers trois heures la cour du musée de Roncysur-Loire encore fleurie de larmoyants dahlias, le camion s'était trouvé, au soir tombant, en arrêt dans un village glacé. La patronne de la buvette rinçait des verres.

— Vous avez tort de songer à gagner Paris aujourd'hui. Le verglas tient les routes. La femme du charron vient de partir au lieudit « Les Ecrous » où ses hommes sont à charger un tronc sur un fardier à deux chevaux. Elle emportait des vieux sacs pour emmailloter les sabots des bêtes. Vous ne pourrez pas de la même façon empêcher vos pneus de patiner. Alors, croyez-moi, soyez sage, dormez ici.

Le chauffeur se jeta dans le gosier la dernière gorgée de vin chaud.

— Dormir ici, c'est facile à dire, mais je comptais réveiller à Grenelle avec ma femme et mes gosses. J'étais même certain de rentrer à temps pour dresser l'arbre de Noël. J'avais dit à ma femme de ne pas acheter de sapin puisque je devais traverser des bois. J'en ai coupé un superbe dans la forêt de Saint-Ombre... Et puis, il y a aussi que mon chargement est attendu.

— Qu'est-ce que vous trimbalez ?

— Des chefs-d'œuvre.

Dix minutes plus tard, le camion roulait prudemment entre des prés raidis, dans un naissant clair de lune, croisait le convoi du charron avec ses percherons en pantoufles et s'enfonçait dans la solitude. Le chauffeur pensait :

— La route est meilleure que ne le prévoyait la bonne femme. Et il roulait, les yeux braqués sur le fervent travail des phares qui révélaient une route saine où ne luisait nul verglas, mais parfois un cassis glacé et de temps en temps, qu'on me pardonne, la flaque laissée par un cheval et que le gel avait saisie fumante.

Le vin chaud enrichi de cannelle et de girofle égayait le sang de l'homme ; l'alcool et le feu des épices lui étaient arrivés dans l'âme et il sentait cette bonne chaleur aromatisée passer de ses mains dans ses moufles, puis dans le volant, passer de son pied dans l'accélérateur, et le camion, ivre de beaujolais, faisait siffler les goudrons transis et se précipiter en arrière, comme des agresseurs démasqués, les arbres, les poteaux, les bornes, les barrières et les mille visages du danger. Pourtant, à l'approche des villages, il ralentissait. Il y a toujours là des carrefours écrabouillés que le froid change en glissades, des lavoirs, des abreuvoirs, des fontaines aux parages miroitants. Il attaquait avec un grognement la grand-rue et faisait vibrer les vitrines parées pour Noël. Aux lumières brouillées de buée ou de givre s'ajoutait l'occulte rayonnement des maisons fermées sur des cheminées en état de grâce, sur des petits souliers aux aguets, sur des fours prêts aux plus rutilantes besognes. La forge d'un maréchal flamboyait ; dans une grange entraperçue, on fourrageait encore sous une lumière falote. La fête n'était pas encore déclarée et le chauffeur quittait le bourg avec un regain de courage, dépassait quelques maisons bourgeoises aux jardins ébahis de lune et saluait la pleine campagne en éperonnant son moteur. Un arbre tétard lui jetait une grimace, un bouleau saisi lançait un cri blanc, une ligne de peupliers poussait quinze « qui vive ? » et parfois un épicéa somptueux rappelait à l'homme le sapin coupé dans la forêt de Saint-Ombre et qui dormait dans le fourgon, couché de tout son long contre les grands tableaux emmitouflés.

La pendule de bord marquait sept heures quand le véhicule, avec un profond renâchement, aborda la côte qui s'engageait dans la forêt d'Estoufelièues.

Le chauffeur mit sa voiture au pas et grommela : Mon petit Argelier, fini de rigoler.

L'humidité sylvestre de plusieurs mois, surprise par ce froid féroce, couvrait la chaussée d'une luisante carapace.

— Cette fois, c'est du sur-place pendant trente kilomètres. L a lenteur rétrécissait la route. Les arbres, les buissons, avaient le temps de s'approcher, de se pencher. Des trognes ravagées surgissaient, s'effa-

raient, des poings brandissaient des nœuds de racines. Les chênes qui flanquaient un tournant recevaient de pied ferme la dure lueur des phares et leurs ombres retorses viraient doucement l'une vers l'autre pour échanger de silencieux messages et recomposer la ténèbre.

Un renard coula d'un talus, s'arrêta, brusqué par la lumière et disparut. Qui dira le charme de ces rencontres sauvages? Qui ne garde, parmi ses souvenirs les plus précieux, le surgissement d'un cerf (même sans croix de flamme, ô saint Hubert), le fanatique débucher d'un sanglier, le passage fulgurant d'une truite dans un ruisseau? Ces apparitions pavoisent à jamais le cœur d'une petite gloire: il a été furtivement admis dans le Secret, il a reçu de la terre en personne une farouche confiance.

La vision du renard sidéré ranima des légendes neigeuses pleines de terriers en fête et de pèlerins pelus s'acheminant vers une étoile. Le chauffeur s'enhardissait un peu, débarbouillait vivement le pare-brise qui lui restituait la luisante vue du péril, lui rappelait comment une telle chaussée, avec un spasme de poisson peut soudain esquiver les roues. Puis la vitre perdait de sa lucidité et la prudence avec elle.

Tout à coup, la route se tordit dans un cri.

L'embarquée projeta l'homme vers le pare-brise, tandis qu'un coup de butoir ébranlait la cloison contre ses reins, et le camion, piquant du nez dans un fossé, y demeura, toujours vrombissant, ses phares louchant sur un épais coussin de feuilles blanchies.

Les gaz coupés, l'homme indemne descendu de la cabine, la pure nuit de Noël retentit des plus ineffables jurons qui se soient jamais mêlés aux glorias des anges.

— Sacré bon sang de bonsoir! Pour un pépin, c'est un pépin. Comment est-ce que je vais tirer de là leurs nom de Dieu de chefs-d'œuvre? Et pas un chrétien motorisé sur les routes. La radio aura prédit le verglas, conseillé des chemins meilleurs.

La lune possédait le ciel. Dans son silence ruisselait une allégresse de dominatrice et comme on l'accusait d'avoir déclenché le gel, elle reçut sa part des imprécations d'Argelier.

— Garce de lune!

Elle eût cependant mérité plus d'égards, car elle éclairait si profondément la forêt qu'il put mesurer son malheur et s'assurer de sa bénignité. Le camion n'était qu'en mauvaise posture : rien de cassé, rien de tordu. Une rapide inspection du fourgon révéla que l'incalculable chargement n'avait pas bronché. Seul le sapin de Saint-Ombre, sans amarre, avait suivi le plongeon et heurté du tronçon le dos de la cabine. À sa vue, la colère d'Argelier se teinta de tristesse.

— Ce qu'ils vont être déçus !

Il fit claquer les grandes portes, descendit dans le fossé et, glissant une épaule sous le mufler chaud du trois tonnes, multiplia d'absurdes efforts pour le renflouer. Il finit par jeter avec mépris une couverture sur cet animal passif.

Tout à la lune, le ciel jubilait. Les arbres se taisaient très haut, écoutaient fourmiller le givre qu'interrompait parfois l'appel fuyant d'une hulotte. La furieuse attente commença.

(L'orgue sauvage)

Sèche
laqueminne
omme
omme de pin
unelle

Le pêcheur de pêches

*Un ruisseau et un petit mur
Séparent mon verger d'un autre
Et lorsque les fruits des voisins sont mûrs
Leur récolte m'a l'air plus belle que la nôtre.*

*Avec un crochet long et lourd,
J'attire les branches chargées,
Et les pêches de pourpre et de velours
Dans l'eau de mon ruisseau font de sourdes plongées.*

*La maraude étant un péché
Dont j'ai du mal à m'empêcher,
Je prends mon épuisette et me dépêche.
C'est ainsi que je pêche à la pêche à la pêche.*

*Ça m'a valu d'aller en prison quelques mois.
Petit ami, ne prends pas modèle sur moi.*

Le noyau de pêche

*Le noyau du fruit du pêcher
Est grossièrement guilloché,
Dur comme une pierre. N'empêche
Qu'il provient d'une tendre pêche.*

*Il porte sans se récrier,
(Quels dieux ambigus le formèrent?)
Tout un programme sucrier
Inscrit dans son amande amère.*

*Quoiqu'il ne pèse pas bien lourd
Et paraisse pauvre et sans joie,
Il cache un trésor où rougeoient
Des quintaux d'œuvres en velours.*

*Capable de tant de merveilles,
O noyau, dormeur anodin,
Je te confie à mon jardin
Et que Germinal te réveille .*

Les prunelles

*Ces miniatures de la prune
Vous attirent, petits enfants.
Vous les cueillez, une, encore une,
L'arbuste griffu se défend.
Ce sont des prunes de poupée.
Vous y portez vos dents de lait.
Votre joie est vite coupée.
Oh la la ! C'est pis qu'aigrelet !.*

*C'est âcre, c'est traître et sévère,
C'est comme un adulte sans cœur,
De ceux qui prennent l'air vainqueur
En exigeant qu'on les révère
Quand on voudrait les oublier,
Les rendre à l'absence éternelle.
Petits enfants en tablier,
Laissez aux branches les prunelles.*

*Leurs yeux noirs sont rendus si doux
Par le bleuté de la pruine
Qu'ils vous séduisent au mois d'Août*

Lucienne DESNOUES - 28

*Et sous l'Octobre qui bruine.
Mais ces bleus fruits-là sont trop verts.
Il faut attendre, il faut attendre.
Par les duretés de l'hiver
La prunelle deviendra tendre.*

(Le compotier)

Synthèse

L'œuvre de Lucienne Desnoues est fidèle. À sa source, à l'outil utilisé d'abord pour lui creuser une voie, à la terre où elle s'élargira, au sens simple et nourrissant qu'elle traça constamment. De la jeune femme, émerveillée par les charmes impressionnistes du *Jardin délivré* au profond poète métaphysique des *Quatrains pour crier avec les hiboux*, on ne dira jamais assez combien son parcours est clair et rigoureux. À l'écart des modes ou des bruits de chapelle. *Elle appartient à un monde où l'on a conservé la conscience et l'amour du beau métier, des beaux outils, des matériaux de qualité*, écrivait à son sujet Charles Vildrac, dans la préface de son premier recueil, publié en 1947. Vingt ans plus tard, Marcel Thiry dira d'elle qu'elle possède au premier plan une extraordinaire maîtrise artisanale qui lui aura permis d'exprimer si justement l'amour, l'amour-source qui irrigue sans cesse les rives du quotidien.

La magie de l'œuvre de Desnoues, c'est bien dans l'ici et maintenant qu'elle opère, dans cette *périphérie de l'intimité humaine*, circonscrite au jardin, aux murs de la maison, à la cuisine, à la chambre. Mais la haie est ouverte sur le champ, la fenêtre sur la plaine, le toit sur l'été... Le monde est vu à partir d'un microcosme merveilleux : la maison, la *maison partout* qui donne, donne à voir sur tout. Pleine de pudeur, d'humour, de sève, d'images et d'odeurs, cette poésie si présente aux choses communes, ne sera jamais bavarde, ni inutilement documentaire, ni égotiste, ni romantique excessivement. Son propos n'est pas de parler de l'auteur, de ses angoisses ou de ses états d'âme devant la cheminée confortable du mas. Elle vise uniquement à chanter la chaleur ou *La Fraîche* du jour, les nourritures terrestres mêlées à la faveur de l'art des correspondances, le bonheur rond du matin, la vertu verte ou aiguë des haies ou des garrigues. En caressant de sa *Plume d'oie* les chevaux ou les rouges-gorges, le gui ou le couteau, les oignons ou la chair noire des boulons, les lessives

sonores ou les fougères rêveuses, les roches ou les primeurs, tout ce qui palpite ou mûrit dans l'ombre, trépigne ou s'ouvre en secret, la poétesse nous fait toujours frémir d'amour pour la terre et les innombrables métaphores qu'elle porte en germes. De la plus humble **Pomme de terre** à la plus altière peupleraie, en vers ou en prose (souple et intelligente comme celle d'un Genevoix), l'auteur ne cherche pas d'autre emploi que celui du plaisir de dire, de raconter, de chanter le moindre, le courant, l'ordinaire, le vivant.

Mais avec quelle adresse de *fine lingère* ! Suivant le rituel le plus strict de l'écriture poétique, c'est-à-dire en osant affronter les *tortures du style et de la prosodie*. *Un poème, dit-elle, doit vouloir être un miracle, ou plutôt un miraculé, un Saint-Antoine triomphant des tentations, un Saint-Laurent se relevant de son gril. (Travail et mobiles poétiques.)*

Simplicité, discrétion, clarté, universalité, telles sont les qualités de cet art, conclut justement Anne-Françoise Jans dans une des trop rares études qui lui ont été consacrées.

Classique sûrement, raffinée, même si l'enclume de la plume d'oie est celle du charron, maître d'une technique qu'elle dut apprendre de Villon ou de la Pléiade, jusqu'à la concision extrême qu'elle a atteinte dans les récents Quatrains :

À un poète qui veille trop tard.

*Demain tes vers tu les trouveras mensongers.
Ton esprit sonne sec, fais-le taire
Et laisse le cri d'un hibou te replonger
Dans l'humide abîme élémentaire.*

Après avoir si bien servi le vers français et si adroitement manié la langue de son pays natal, jonglant avec les vieux et les nouveaux mots pour en faire de superbes **Ors**, conjuguant sens propre et sens inattendu,

sérieux du lexique et grâce buissonnière de la rime-abeille en arrêt devant un mot-fleur miraculeusement apparu à l'orée de l'ignorance, Lucienne Desnoues rejoint aujourd'hui une autre forme d'exigence, proche du coup d'œil génial de Renard ou de l'adroite sobriété des haïkistes. Sans abandonner sa douce musicalité, son remarquable esprit d'observation, sa science du lexique et sa très riche culture, elle nous conduit dans des landes plus lointaines, plus inquiétantes aussi. Comme elle a tout senti de ce que la terre offrait, cherche-t-elle, après avoir si généreusement fait fructifier ses **Racines**, à interroger le *fond des temps* ou les *frontières du songe*, ou encore le creux du chêne ou s'entend du sombre hibou *le sanglot d'épouvante* ?

La Dentellière dont le regard, si grave devenu, se lèverait, au-delà du *temps rassemblé* en points repérables, sur l'espace insaisissable du soir offert à la fenêtre...

Michel DUCOBU